

François Walter, « L'historien et les temporalités », in Royer Jacques [e.a.] (édité par), *La perception du temps*, Genève : Centre universitaire d'étude des problèmes de l'énergie, 2006, p. 95-105.

## L'HISTORIEN ET LES TEMPORALITES

Par FRANÇOIS WALTER  
DEPARTEMENT D'HISTOIRE GENERALE

Le travail de l'historien consiste à construire des discontinuités là où l'intuition métaphysique se contenterait d'une continuité indivise et homogène, la « mélodie » de la durée dont parlait Bergson. Dit autrement et le passé appartenant à tout le monde, ce n'est pas un hypothétique monopole du temps écoulé que revendiquerait l'histoire mais bien plus une contribution à l'explication des durées. Comme tous les concepts, le temps (et cela est vrai pour les autres outils de l'explication scientifique, le temps comme l'espace, le hasard ou la causalité) est une construction culturelle, susceptible d'évoluer en fonction de paramètres multiples. Personne ne se satisfait plus d'une définition où le temps ne serait qu'un cadre imposé et subi. Plus précisément, les historiens construisent le temps en séquences hétérogènes. Ils créent une multiplicité de durées au sein desquelles se profile l'explication. Celle-ci ne se limite d'ailleurs plus à une mise en récit linéaire où la situation des événements et des objets sur la ligne du temps suffirait à leur conférer du sens. Précisons d'emblée que la durée et ses différentes échelles ne sont qu'un aspect des diverses configurations sociales. Aussi l'histoire partage-t-elle avec d'autres sciences l'attention aux discontinuités du social, que celles-ci soient de durées, de normes, de processus ou d'espaces. Simplement, l'accent est mis sur les configurations temporelles<sup>1</sup>.

### *Braudel et l'articulation des durées*

C'est dans *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, ouvrage paru en 1949, que la multiplicité des durées a trouvé pour la première fois un véritable champ d'application et que le concept de longue durée est devenu opératoire. Jusqu'au XXe siècle, en effet, jusqu'aux désillusions nées de la Grande Guerre, les historiens se sont volontiers contentés d'un temps vectoriel, linéaire, cumulatif et irréversible<sup>2</sup>. Cette conception repose sur

---

<sup>1</sup> Notre propos ne consiste pas à proposer ici une historiographie du temps ni de rappeler comment les historiens ont découpé le temps depuis le VIe siècle, moment où un religieux anglais a proposé de le compter à partir de la naissance du Christ. Sur ces problèmes fondamentaux, voir notamment Jean Leduc, *Les historiens et le temps. Conceptions, problématiques, écritures*, Paris, 1999.

<sup>2</sup> Modèle emprunté à la physique de Pierre Simon Laplace (1749-1827) qui envisage l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur, et comme la cause de celui qui va suivre. Voir Krzysztof Pomian, « Le

une conviction, bien sûr périodiquement remise en cause, que le temps présent est supérieur au passé. « L'idée de progrès offrait un cadre permettant d'ordonner toutes les sociétés connues », écrit K. Pomian<sup>3</sup>. Bien sûr, on n'a pas attendu Braudel pour réfléchir sur ce problème. Selon Reinhart Koselleck, ce serait B.G. Niebuhr en 1845 qui aurait le premier fait émerger un « temps inhérent à l'histoire comme quelque chose de différencié et de différenciable »<sup>4</sup>. Mais c'est déjà dans l'*Encyclopédie* (article *Histoire* publié en 1765) que Voltaire, en séparant délibérément l'histoire naturelle de l'histoire humaine, ouvrait la voie à la distinction majeure entre temporalité et chronologie. Selon lui, la temporalité appartient à l'histoire alors que la chronologie convient aux sciences de la nature<sup>5</sup>. Certes, l'administration de la preuve en histoire est toujours liée à une période et un lieu. « Rien de comparable, constate le sociologue Jean-Claude Passeron, à la position des sciences de la nature qui, lorsqu'elles sont confrontées à une tâche de type 'historique', pour expliquer une configuration ou un événement singuliers (...), peuvent appuyer leurs reconstitution de l'enchaînement d'états successifs sur un corpus constitué de lois physico-chimiques valables indépendamment des coordonnées spatio-temporelles de la consécution singulière à expliquer ».<sup>6</sup>

Il y a là, de fait, un abîme entre le temps de l'histoire humaine et celui de l'évolution biologique. Le géographe Vidal de la Blache parlera plus tard de « truisme » en évoquant la banalité récurrente du constat de l'incommensurabilité entre le durée de la vie humaine et le temps de la nature, truisme auquel il convient de réfléchir un peu.

Construire le temps en séquences hétérogènes ne va pas de soi. C'est à partir des années 1930 que la nouvelle histoire économique et sociale abandonne définitivement l'idée simple d'un temps « unidimensionnel et uniformément progressif »<sup>7</sup>. C'est là que se situe la contribution majeure de Fernand Braudel, la célèbre tripartition des durées. Présente dans la structure même de *La Méditerranée* avec son célèbre plan étagé, la décomposition du temps

---

déterminisme : histoire d'une problématique », in *La querelle du déterminisme. Philosophie de la science d'aujourd'hui*, Paris, 1990, p. 11-58.

<sup>3</sup> Article « Temporalité historique/temps » in Jacques Le Goff, Roger Chartier et Jacques Revel, *La Nouvelle Histoire*, Paris, 1978, p. 558-560. Remarquons que le *Dictionnaire des sciences historiques* ne retient pas d'entrée comparable.

<sup>4</sup> Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*[1979], Paris, 1990. Il cite B.G. Niebuhr, *Geschichte des Zeitalters der Revolution*, Hamburg, 1845.

<sup>5</sup> Des sciences de la nature profondément affectée dès le XVIIe siècle par la dilatation du temps de la nature. La tradition biblique attribuait au plus 6000 ans à l'histoire du monde alors qu'au XXe siècle la cosmologie envisage un univers de 10 milliards d'années !

<sup>6</sup> Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, 1991.

<sup>7</sup> Krzysztof Pomian, *Sur l'histoire*, Paris, 1999, p. 366.

trouve une formalisation dans un article des *Annales* en 1958<sup>8</sup>. Brièvement rappelée, la proposition de Braudel distingue trois échelles temporelles :

- le temps court, celui de l'histoire « traditionnelle » attentive à l'événement et à l'individu, un temps du récit, un temps individuel, une « somme de journées », voire d'années ;

- le temps que nous qualifierons de « moyen » (ce qualificatif ne se trouvant pas chez Braudel), le temps de la conjoncture et de l'économie (le « récitatif de la conjoncture »), un « temps social lentement rythmé », une dizaine d'années, un quart de siècle, un demi-siècle au plus ;

- enfin le temps long, celui des structures, ces réalités « que le temps use mal et véhicule très longuement », une périodicité séculaire et multiséculaire.

Pour rendre accessible par des exemples empiriques la longue durée, ce « personnage encombrant » comme il le dit lui-même, Braudel travaille sur plusieurs registres. Il a évoqué le « génie de Marx », le premier à fabriquer « de vrais modèles sociaux » à partir de la longue durée historique<sup>9</sup>. Il a mentionné les systèmes culturels, des ensembles de conceptions qui commandent le penser et le croire, autrement dit les mentalités, d'où la formule : « Les cadres mentaux aussi sont prisons de longue durée. »<sup>10</sup> Mais ce sont les métaphores empruntées à l'espace qui rendent selon lui le mieux compte du rythme lent : temps géographique, histoire immobile, temps des rapports avec le milieu, temps écologique. C'est par l'espace que Braudel introduit dans la discipline historique une nouvelle dimension temporelle. Il précise : « L'homme est prisonnier, des siècles durant, de climats, de végétations, de populations animales, de cultures, d'un équilibre lentement construit, dont il ne peut s'écarter sans risquer de remettre tout en cause »<sup>11</sup>. Dans *La Méditerranée*, on lit une formule encore plus percutante : « La géographie (...) aide à retrouver les plus lentes des réalités structurelles, à organiser une mise en perspective selon la ligne de fuite de la plus longue durée. La géographie, à laquelle nous pouvons comme à l'histoire tout demander, privilégie ainsi une histoire quasi immobile »<sup>12</sup>. Très clairement, pour Braudel, la longue durée implique la

---

<sup>8</sup> Fernand Braudel, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », in *Annales E.S.C.*, n°4, octobre-décembre 1958, p. 725-753.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 80-81 [nous citons d'après le recueil d'articles réunis sous le titre *Ecrits sur l'histoire*, Paris, 1969].

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1966, t. 1, p. 21. Je ne commenterai pas ici la vision quelque peu appauvrissante de la géographie selon Braudel.

« réduction de faits humains à l'ordre géographique », processus qui pour lui est double, « réduction à l'espace (...) mais aussi réduction au social ».<sup>13</sup>

Les durées sont solidaires les unes des autres : « Ce n'est pas la durée qui est tellement création de notre esprit, mais les morcellements de cette durée » écrit encore Braudel, autant de fragments qui se rejoignent et « s'emboîtent sans difficulté ». Par analogie avec l'espace, on pourrait se contenter de ce mode d'articulation des échelles : un simple ajustage comme des poupées gigognes. Valable pour les espaces administratifs dont on attend qu'ils s'emboîtent sans se chevaucher, l'image ne peut rendre compte efficacement du fonctionnement des autres formes d'espaces. A vrai dire, l'espace est analysé par les géographes comme intersection d'ensembles spatiaux et l'analyse spatiale décompose la spatialité selon différents niveaux (les échelles)<sup>14</sup>. Est-ce à dire que les échelles de temps et les échelles spatiales se correspondent ? A la longue durée correspondent-elles les contraintes géographiques et leur déterminisme ? Y-a-t-il superposition du temps long et de la petite échelle, du temps court et du niveau élémentaire de la vie de relations ? La réalité est heureusement moins mécanique et dans d'autres ouvrages, Braudel a su montrer que des formes d'organisation spatiale à différentes échelles peuvent se développer à des rythmes temporels très contrastés aussi. Elles ne se répondent pas systématiquement : « Les plus vastes espaces ne correspondent pas aux plus longues durées, ni les plus petits territoires »<sup>15</sup>. Selon Bernard Lepetit, on quitte de cette manière la complète « réduction à l'espace » pour constater seulement une « homologie » de l'espace et du temps. Géographies différentielles et temporalités différentielles intersectent de manière complexe sans jamais coïncider parfaitement.

Revenons au temps. La difficulté de la simple réduction à l'espace étant levée, il n'en demeure pas moins un autre problème non résolu. En effet, Braudel n'est pas parvenu à articuler les diverses temporalités. Les trois temps se présentent comme des couches géologiques : ils s'empilent en strates bien différenciées. Dans sa structure feuilletée, le découpage du temps est alors inabouti, les trois temps n'étant guère intégrés. Dans une

---

<sup>13</sup> F. Braudel, *Ecrit...*, p. 173. Le rapprochement entre longue durée et réduction à l'espace est évoqué aussi p. 83 comme pouvant contribuer à construire un programme de recherches collectives en sciences sociales. Pour faire face au défi du structuralisme, Braudel a d'autre part justifié la longue durée comme étant un moyen de conceptualiser une histoire structurale. Dans le contexte de 1958 (année de la parution de l'*Anthropologie structurale* de Claude Lévi-Strauss), la longue durée apparaît comme la parade historique à la montée de l'anthropologie. Rappelons que la prohibition de l'inceste est l'exemple emblématique des réalités de très longue durée mises en évidence par l'anthropologie.

<sup>14</sup> Yves Lacoste, « Braudel géographe », in Maurice Aymard e.a., *Lire Braudel*, Paris, 1988, p. 171-218. Lacoste nuance fortement la pensée de Braudel en montrant qu'il ne réduit pas la géographie à l'étude des faits immobiles. Voir aussi Yves Lacoste, « Braudel géographe », in *Hérodote*, n° 40, 1986, p. 161-165.

<sup>15</sup> Bernard Lepetit, « Hommage à Fernand Braudel », in *Annales E.S.C.*, nov.-déc. 1986, n°6, p. 1187-1191.

interprétation devenue classique de la pensée braudélienne, Jacques Revel complique encore le problème : « J'aurais tendance à penser qu'il n'y a pas trois temporalités mais que chaque type d'objet s'inscrit dans des temporalités qu'il faut tenter de reconstruire »<sup>16</sup>. Chaque phénomène historique se joue sur des rythmes et des durées qui lui sont propres. Mais comment les faire tenir ensemble ?

Il est vrai qu'en privilégiant la longue durée, l'histoire des mentalités a quelque peu occulté les rythmes temporels où jouent les déterminations du social et a donc noyé la difficulté. Comment ne pas citer la formule de Michel Vovelle, reprise par François Dosse qui a nettement l'impression que « les mentalités traversent l'histoire sur un coussin d'air, comme entités indépendantes de toute contingence »<sup>17</sup>. L'aporie fictionnelle est poussée à son terme par Robert Muchembled : non seulement les mentalités se situent dans la couche profonde de la longue durée mais elles sont elles-mêmes « les complexes produits d'influences et de sociétés successives », des « empilements de strates comportementales diverses »<sup>18</sup>.

Pour tenter d'échapper à l'impasse, c'est l'ensemble du schéma braudélien avec ses trois temps étagés qu'il convient de reconsidérer. Alain Corbin l'exprimait avec vivacité dans les « Considérations de méthode » qui terminent l'un de ses livres : « Il est temps pour les historiens de remettre en question la notion de prison de longue durée et les rythmes décalés de la temporalité braudélienne ; ces derniers leurs imposent l'image de fleuves, plus ou moins rapides et agités, qui ne mêlent pas leurs eaux »<sup>19</sup>. Est-il possible, dans ces conditions, de « détecter la cohérence des représentations telles qu'elles se structurent à une époque donnée » se demande Corbin ? Braudel lui-même devait être conscient de la difficulté, admettant que la « pente du temps n'est pensable que sous la forme d'une multiplicité de descentes, selon les diverses et innombrables rivières du temps »<sup>20</sup>. La décomposition analytique rend certes saisissable la coprésence des rythmes différents mais en aucun cas elle ne permet leur articulation<sup>21</sup>.

---

<sup>16</sup> Jacques Revel in *EspacesTemps*, n°34-35, 1986, p. 13.

<sup>17</sup> François Dosse, *L'histoire en miettes. Des Annales à la nouvelle histoire*, Paris, 1987, p. 199. L'expression est de Michel Vovelle dans J. Le Goff et a., *op.cit.*, p. 343.

<sup>18</sup> Robert Muchembled, *L'invention de l'homme moderne : sensibilités, moeurs et comportements collectifs sous l'Ancien Régime*, Paris, 1988, p. 461.

<sup>19</sup> Alain Corbin, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage 1750-1840*, Paris, 1988, p. 321.

<sup>20</sup> F. Braudel, *Ecrits...*, Paris, 1969, p. 62.

<sup>21</sup> Nous avons déjà abordé cette question dans François Walter, « Une autre histoire sociale », in *Revue Suisse d'Histoire*, 47 (1997), p. 59-66.

*Inverser la perspective braudélienne*

Pour affiner l'approche de ce problème, regardons les implications du modèle dans le champ de l'histoire environnementale. Dans un premier temps, les historiens ont utilisé la longue durée pour expliquer le social. Traditionnellement, on le sait, on a distingué les sciences morales (sciences humaines) des sciences naturelles en assignant aux premières les faits humains échappant à tout déterminisme à cause de la liberté coextensive à la condition de l'homme. L'évolution biologique, en revanche, serait par définition soumise au déterminisme naturel, étant entendu que la terre et la vie, selon la conviction de la science du XIXe siècle, sont des systèmes stables. Sur cette base, on distinguerait un temps vécu, celui de l'homme libre, et un temps cosmique, celui des déterminations de la nature. Dans une deuxième étape, la frontière entre les deux approches commence à être remise en cause au moment où l'histoire devient une science sociale (entre 1930 et 1960). Durant cette période, on s'est efforcé de construire des modèles plus complexes où les variations concomitantes (pour reprendre le vocabulaire durkheimien) faisaient intervenir des facteurs explicatifs tels le changement climatique, les épidémies, l'hygiène, le malthusianisme démographique. Là encore on s'en tire en arguant d'une conception emboîtée des temporalités dont Krzysztof Pomian fournit une expression bien traditionnelle: « Qualitativement différent du temps de l'évolution biologique, lui-même qualitativement différent du temps de l'évolution de l'univers, le temps de l'histoire humaine n'en est pas moins un segment du temps universel. En ce sens, on peut dire que c'est une même histoire qui englobe tant les quelques milliers d'années qui nous séparent de l'invention de l'écriture que des dizaines de milliers d'années d'activités d'*Homo sapiens*, emboîtées dans des centaines de milliers d'années d'existence des hominiens, emboîtées à leur tour dans des millions d'années d'existence des anthropiens, emboîtées dans des milliards d'années d'existence d'êtres vivants, emboîtées, enfin, dans plus de dix milliards d'années d'existence de l'univers »<sup>22</sup>.

Peut-on ainsi se contenter d'un modèle temporel où les différents étages (histoire humaine, histoire biologique, histoire de l'univers) coulissent les uns dans les autres comme des poupées gigognes ? L'historien est-il seulement, comme chez Paul Ricoeur, celui qui réinscrit le temps vécu dans le temps cosmique ? « L'histoire, écrit le philosophe, soumet sa chronologie à l'unique échelle de temps, commune à ce que l'on appelle l'histoire de la terre, l'histoire des espèces vivantes, l'histoire du système solaire et des galaxies »<sup>23</sup>.

---

<sup>22</sup> K. Pomian, *op.cit.*, p. 400.

<sup>23</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit*, Paris, 1983, t. III, p. 331.

Parmi les approches les plus significatives, les travaux d'Emmanuel Le Roy Ladurie me semblent illustrer à la fois la conscience des impasses où s'enferme la vision traditionnelle des rapports homme-nature et la fécondité des hypothèses sur la longue durée. Dans son *Histoire du climat*, Le Roy Ladurie déplore qu'on ait retenu jusqu'alors qu'une vision anthropocentrique, naïve et stérile, à savoir une simple « explication climatique de l'histoire humaine »<sup>24</sup>. Il se gausse des « romanciers du climat » qui prétendent expliquer les migrations par les fluctuations des pluies et prône une « histoire climatique pure » qui ne s'occuperait que des phénomènes naturels en tant que tels. La difficulté est donc résolue par une séparation épistémologique de l'histoire humaine et de la nouvelle « histoire physique » (à l'instar de la coupure géographie humaine, géographie physique), étant entendu une fois pour toutes que les échelles temporelles envisagées ne sont pas compatibles<sup>25</sup>.

Lorsqu'il entre au Collège de France en 1973, Le Roy Ladurie prononce un vrai plaidoyer pour la longue durée en utilisant la formule braudélienne de « l'histoire immobile »<sup>26</sup>. Elle désigne l'« état quasi stationnaire » de la société paysanne qui « s'active et se reproduit en fonction d'une enveloppe de possibilités numériques dont les contraintes sont inexorables », ceci sur la longue durée de 1300 à 1700 environ<sup>27</sup>. Cette société stable écologiquement et démographiquement doit beaucoup selon l'auteur à « l'unification microbienne du monde ». Ce concept emprunté à l'historien californien Woodrow Borah signifie que les bactéries et les virus ont « rendu effective l'unité du globe avant même que l'homme soit parvenu à réaliser celle-ci pour son propre compte ». Ce marché commun des microbes a été réalisé dans le temps long entre 1300 et 1600<sup>28</sup>. L'« holocauste microbien » a singulièrement limité les potentialités de la croissance démographique en pratiquant des saignées inouïes lentement compensées par des soubresauts de vitalité qui permettent de retrouver l'équilibre.

L'approche par la longue durée a été passablement critiquée après la mort de Braudel en 1985. Alors qu'il est censé comprendre le changement, voilà l'historien voué à analyser les

---

<sup>24</sup> Emmanuel Le Roy Ladurie, *Histoire du climat depuis l'an mil*, Paris, 1967.

<sup>25</sup> E. Le Roy Ladurie renvoie à un stade ultérieur la constitution d'une « histoire écologique » pour étudier comment les fluctuations ont réagi sur l'habitat, les récoltes, la démographie. Sa position épistémologique très tranchée (la rupture entre deux types d'histoire) me semble caractéristique des certitudes des années 1960. On croit à une nouvelle positivité de l'histoire comme en témoignent aussi les affirmations péremptoires du même auteur sur les possibilités offertes par l'ordinateur à l'historien. Il est significatif que cet historien ait par la suite abandonné ce point de vue puriste pour une nouvelle forme d'écohistoire. Il passe à la seconde étape dans un livre au titre révélateur : Emmanuel LE ROY LADURIE, *Histoire humaine et comparée du climat. Canicules et glaciers XIII-XVIIIe siècles*, Paris, 2004.

<sup>26</sup> Emmanuel Le Roy Ladurie, « L'histoire immobile », in *Le territoire de l'historien II*, Paris, 1978, p. 7-34.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 17.

« inerties des sociétés immobiles », non sans arrière-pensée politique conservatrice. « Nous prévenir, comme l'écrit François Dosse, des velléités de changements en nous nourrissant d'une vague nostalgie de ce que nous avons perdu »<sup>29</sup>. « Le territoire de l'historien se déploie étroitement entre les ciseaux qui tantôt s'ouvrent et tantôt se referment selon le seul rapport ressources-population sur une société impuissante »<sup>30</sup>. La longue durée met donc comme première instance de l'explication historique un implacable écosystème. L'omniprésence de l'explication biologique enferme l'homme dans une nature indépassable et semble méconnaître les potentialités de l'innovation, les facultés créatrices de l'homme en société et le jeu des contradictions sociales qui, selon des modalités qui leur sont propres, poussent à l'ouverture ou au contraire au repli.

Certes, la longue durée après Braudel conserve son actualité. Dans nombre de disciplines, on cherche même une échelle supplémentaire, la « très longue durée ». En histoire agraire, on a récemment plaidé pour remonter en amont des deux millénaires traditionnellement retenus par les chercheurs pour pousser jusqu'il y a 8'000 ou 10'000 ans<sup>31</sup>. L'archéologie agraire veut aller « jusqu'aux racines des toutes premières anthropisations » tout en refusant le « temps immobile ». Jean Guilaine qui est un peu le chef de file de l'école française dans ce domaine envisage la TLD (très longue durée) seulement comme « un cadre temporel, un marqueur multiple d'enregistrement de pulsions constantes qui s'expriment sur un espace en mouvement perpétuel »<sup>32</sup>. Et de poursuivre : « A nous de traquer les continuités, l'instabilité ou les ruptures qui affectent cet espace ; d'en apprécier la diversité chronologique qui le mine (à la manière d'une montre qui donnerait le temps brut, assorti de diverses aiguilles adaptées, elles, au rythme des temporalités diverses) ». C'est dire que la longue durée aujourd'hui est perçue d'une autre manière qu'au temps de Braudel par le refus de sa linéarité et de son apparente immobilité. L'emprise humaine sur l'espace ne cesse de bouger et de se recomposer. On retrouve le goût du changement constitutif de l'historicité. D'une certaine manière aussi, on renverse la perspective braudélienne. Ce n'est plus la réduction à l'espace qui permet de saisir la durée mais au contraire la réduction au temps qui permet d'approcher l'espace anthropisé. Ce sont les séquences temporelles de la sédimentologie, de la pédologie, de la palynologie (étude des pollens), de la carpologie (étude des semences) qui fonctionnent comme autant de traceurs écologiques. Ensuite, à partir du factuel, du stratifié et

---

<sup>28</sup> Emmanuel Le Roy Ladurie, « Un concept : l'unification microbienne du monde (XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles), in *Revue suisse d'histoire*, 23 (1973), repris in *Le territoire de l'historien II*, Paris, 1978, p. 37-97.

<sup>29</sup> François Dosse, *L'histoire en miettes. Des 'Annales' à la 'nouvelle histoire'*, Paris, 1987, p. 220.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>31</sup> Voir le numéro d'*Etudes rurales* consacré à « La très longue durée » (*ER*, n° 153-154, janvier-juin 2000).

du daté, on va comprendre le paysage agraire. Réagir aux pesanteurs des « idées braudéliennes », refuser les permanences pour insister sur « la diversité des temporalités, des discontinuités, la multiplicité des interactions entraînant de continuelles recompositions »<sup>33</sup>. Au fond, le temps permet de penser l'espace.

Cette nouvelle longue durée intensément rythmée laisse toutefois entier le problème des articulations des temps de la nature et de l'homme. Rappelons ici encore quelques présupposés<sup>34</sup>. Du temps nous n'avons connaissance que comme « forme à priori de la sensibilité » kantienne. Le devenir des choses en soi (noumènes) ne nous est accessible que par le déroulement des phénomènes par nous perçus. Le passé et l'histoire n'ont de signification que pour ceux qui l'écrivent ou l'étudient. Le temps de l'histoire est ainsi une conception purement humaine. Il s'applique à un espace lui aussi perçu et balisé par les seuls hommes. Ces derniers projettent ces notions dans leur univers, qu'ils pensent né du *big bang* il y a des milliards d'années et dont ils se demandent si l'expansion est infinie ou si elle s'arrêtera avant de revenir à une contraction définitive, ou provisoirement définitive (*big crunch*). C'est pourquoi, on ne peut pas négliger une histoire des galaxies, des étoiles, des planètes, de la terre et des phénomènes « naturels », avec une échelle de temps se calculant en un nombre plus ou moins restreint de milliards ou de millions d'années, au rythme des climats, du magnétisme, des séismes, du volcanisme, des combinaisons carbone, oxygène, azote. Il y a une histoire des plantes, des animaux qui se déroule sur des centaines de milliers d'années et une histoire des hommes au mieux sur trois millions et demi d'années, celle des cultures et des sociétés se déroulant sur des millénaires, voire des siècles, et le temps vécu courant sur des décennies, voire quelques années ou quelques instants. Ces différents temps semblent n'être que des échelles différentes mettant au jour des problématiques différentes. Dire que l'on varie la focale d'observation en changeant d'échelle temporelle n'est cependant qu'une pauvre métaphore pour exprimer la complexité de l'enchâssement des êtres et des choses dans la durée.

Les hommes peuvent certes distinguer un temps astronomique, cyclique avec l'éternel retour des astres à la même place, comme celui des saisons sur la terre, des levers et des couchers quotidiens du soleil. Ils peuvent s'arrêter au temps linéaire et progressif d'un début à une fin, comme celui de la vie, irréversible. Mais ce temps biologique est lui-même rythmé

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>33</sup> Toutes ces citations proviennent du texte de Jean Guilaine, « Changeons d'échelles : pour la très longue durée, pour de larges espaces », in *ER...op.cit.*, p. 9-21.

<sup>34</sup> Nous reprenons ici les remarques liminaires de Robert Delort et François Walter, *Histoire de l'environnement européen*, Paris, 2001, p. 22-23.

différemment selon qu'on mesure le temps des phénomènes physiologiques, psychologiques et pathologiques ou qu'on envisage le développement ontogénique du sujet individuel ou encore qu'on se situe du côté de la longue durée biologique. Il y a enfin, en thermodynamique, quand Clausius a introduit entre 1850 et 1865 l'entropie, c'est-à-dire le « retour en arrière », non seulement des systèmes allant dans le sens d'un désordre croissant, mais également des systèmes réversibles, des temps à sens intermédiaires, celui des équations chimiques et de l'infiniment petit<sup>35</sup>. Il y a des situations où le milieu naturel change rapidement alors que les structures humaines sont plutôt stables. Parfois le temps de la nature peut évoluer à des rythmes plus contrastés que le temps des hommes. Dans tous les cas de figure, des composantes naturelles soumises à leur variabilité propre (la végétation et les sols) intersectent avec des interventions humaines de durée imprévisible, elles-mêmes en variation avec des perceptions paysagères dont les valorisations négatives ou positives s'ancrent dans des temporalités variables (de la longue durée jusqu'à la mode la plus éphémère). N'oublions pas non plus que ces phénomènes peuvent aussi avoir leur variabilité propre, indépendamment d'autres facteurs et qu'émergent parfois des phénomènes nouveaux en superposition. De ce gigantesque télescopage des durées, il est difficile de rendre compte par des modèles simples.

Sous des propos apparemment plaisants, Augustin Berque nous oriente vers une solution possible en évoquant concrètement la coprésence de durées variables : « La remontée isostatique du bouclier scandinave, depuis la dernière glaciation, écrit-il, se poursuit à un rythme qui n'est pas du même ordre que celui des modes vestimentaires ou dévestimentaires des baigneurs suédois ; pourtant, ces rythmes différents trajectent en l'unité paysagère de cette crique du Götaland, à tel moment de l'été... »<sup>36</sup>. Comment mieux rendre compte des

---

<sup>35</sup> Il vaut la peine de citer ici intégralement la note dans laquelle nous relevions : Les historiens sont peu familiers des découvertes fondamentales de Ludwig Boltzmann ou de Wolfgang Pauli et connaissent seulement l'expression « la flèche du temps », due à Arthur Stanley Eddington in *The Nature of the Physical World* [1928], rééd. Ann Arbor, 1958. Très accessible Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *Entre le temps et l'éternité*, Paris, 1988, p. 93 –123 (« Le message de l'entropie ») et également p. 19, 22 sq. ainsi que p. 147-170. De même Hubert Reeves, dans ses nombreux ouvrages dont *Malicorne*, Paris, 1990, p. 105 sq. (« La thermodynamique et le vol des papillons ») ou encore Stephen William Hawking, *Une brève histoire du temps*, Paris, 1990 ainsi que Pierre Bergé, Yves Pomeau et Monique Dubois-Gance, *Des rythmes au chaos*, Paris, 1994 p. 63 sq. et 270, n.5. Est prise pour exemple la fameuse réaction chimique dite de Belusof-Zabotinski dont on voit la totale réversibilité grâce à un colorant (la ferroïne) qui passe alternativement du bleu au rouge et inversement, sans fin. Les particules n'ont aucun « sens » du temps, sauf l'exception récemment découverte du kaon O. L'importance fondamentale de la thermodynamique et des phénomènes de réversibilité du temps ne peuvent être passés sous silence quand on envisage d'étudier l'histoire d'un environnement qui en est étroitement dépendant. Voir *Ibid.*, p. 23.

<sup>36</sup> Augustin Berque, « De peuples en pays ou la trajection paysagère », in Michel Collot (sous la dir. de ), *Les enjeux du paysage*, Bruxelles, 1997, p. 327. Ailleurs Berque définit comme suit son néologisme de trajection : « Combinaison médiale [relative au milieu] et historique du subjectif et de l'objectif, du physique et du phénoménal, de l'écologique et du symbolique, produisant une médiance [sens du milieu] » (Augustin Berque, *Médiance de milieux en paysages*, Montpellier, 1990, p. 48).

présupposés de la réduction temporelle ! C'est par la durée que l'on saisit les mécanismes des usages sociaux entrecroisés de l'espace. Même les géographes ont proposé de retrouver l'épaisseur temporelle de l'organisation de l'espace en analysant les « chronochorèmes », c'est-à-dire de retrouver dans notre environnement les éléments du passé pour reconstituer des processus historiques et leur déroulement dans l'espace<sup>37</sup>. On arrive alors à un constat particulièrement important pour la suite de la réflexion. C'est à partir d'un point d'observation (le présent de l'observateur) que l'on reconstitue les multiples temps sociaux dont le paysage actuel résulte. On l'a dit souvent, le paysage est « palimpseste », c'est-à-dire entassement et chevauchement d'éléments de différentes époques. Mais, par ailleurs, il est aussi saisi dans l'instant de multiples rythmes dynamiques. Comme le montre avec pertinence Jean-Luc Piveteau, le paysage est « affleurement de multiples durées, comme tronquées » dans leur déferlement temporel<sup>38</sup>. Explorons maintenant les vertus heuristiques de ce constat.

### *L'insertion de l'homme dans l'histoire*

Pour inscrire la longue durée dans nos outils d'analyse, on ne peut pas faire abstraction du régime d'historicité spécifique à notre temps. On le sait, le mode d'existence dans le temps de notre société a des spécificités, qui en font une sorte de convention définissant notre rapport à la durée. Les cadres culturels que nous utilisons pour aménager le passé différent de ceux qui avaient cours ne serait-ce qu'à l'époque de Braudel. Ainsi, le régime moderne d'historicité trouvait du sens dans l'avenir<sup>39</sup>. C'est le futur qui éclairait le passé. Ce mode d'historicité cède la place, depuis la fin des idéologies symbolisée par la chute du mur en 1989, à une nouvelle forme de rapport au temps où le présent occupe une place envahissante. Toute temporalité s'exprime à partir du présent. On est passé, écrit François Hartog, « du futurisme au présentisme : à un présent qui est à lui-même son propre horizon »<sup>40</sup>. Le passé devient dans ce contexte un « univers de ressources » (B. Lepetit) et une « multiplicité de possibles » (M. Riot-Sarcey)<sup>41</sup>.

<sup>37</sup> Le concept a été développé par H. Théry, *Brésil, un atlas chorématique*, Montpellier, 1986.

<sup>38</sup> Jean-Luc Piveteau, « L'épaisseur temporelle de l'organisation de l'espace : 'palimpseste' et 'coupe transversale' », in *Temps du territoire. Continuités et ruptures dans la relation de l'homme à l'espace*, Genève, 1995, p. 163-173.

<sup>39</sup> François Hartog et Gérard Lenclud, « Régimes d'historicité », in A. Dutu et N. Dodille, *L'état des lieux en sciences sociales*, Paris, 1993, p. 18-38.

<sup>40</sup> François Hartog, « Temps et histoire. Comment écrire l'histoire de France ? », in *Annales HSS*, 1995, p. 1219-1236 (la citation est à la page 1224). L'auteur a développé ce point de vue dans François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, 2003.

<sup>41</sup> Textes cités par Jean Leduc, *op.cit.*, Paris, 1999, p. 44-45.

Cette approche doit beaucoup aux propositions de Koselleck qui a montré comment, à chaque moment de l'histoire, on mobilise le passé pour reconstruire un « champ d'expérience » (l'actualité du passé ou le passé récapitulé) et définir un « horizon d'attente » (le futur propre à chaque génération ou le futur passé). C'est de la tension entre les deux perceptions que naît le régime d'historicité où le présent est toujours l'instance de mobilisation<sup>42</sup>. La commutabilité des temps s'opère à partir du présent. Une telle revalorisation du présent aboutit à rejeter tout découpage a priori des durées et ramène la longue durée à n'être qu'une forme parmi d'autres d'un temps réélaboré en fonction des enjeux du moment. Pour parler comme Koselleck, il y a un passé propre à chaque génération, ou, si l'on supporte la redondance, un passé passé. Ce sont donc les horizons temporels des acteurs de l'histoire qui doivent nous intéresser car c'est dans l'action que les acteurs élaborent la forme et la profondeur de leur passé. Comme l'écrit Bernard Lepetit, le processus historique devient un « présent en glissement »<sup>43</sup>.

Quelles sont les conséquences d'une telle épistémologie du présent pour notre travail d'historien ? Elle est à vrai dire au fondement de ce qu'on a pu appeler le « tournant pragmatique et interprétatif des sciences sociales » par référence à la philosophie de Paul Ricoeur.<sup>44</sup> Lui aussi a parlé des « lois d'enchâssement » des durées<sup>45</sup>. Mais il ouvre également l'interprétation en poussant plus avant le raisonnement. C'est par sa fonction de connecteur des durées que l'historien, tout en construisant abstraitement des modèles temporels, conserve un rapport direct avec la réalité du passé. Ricoeur défend par là le « réalisme restreint » et le « constructivisme » militant des historiens. Son herméneutique vise précisément à interpréter l'insertion de l'homme dans l'histoire au sens où l'histoire présente cette singularité de faire partie de son propre objet. En réaction aux grands modèles explicatifs (largement inspirés par les sciences dures) qui privilégient les invariants et les régularités et par conséquent le temps long des sciences de la nature et des déterminismes biologiques, les sciences humaines valorisent aujourd'hui le changement et la place des acteurs dans leur recherche d'une interprétation du lien social. Elles insistent sur la complexité et le pluralisme des processus de l'interaction sociale tout en reconfigurant le temps en déplaçant le centre de gravité vers la courte durée et le présent de l'action.

---

<sup>42</sup> Voir R. Koselleck, *op.cit.* Voir aussi Christian Delacroix, « La falaise et le rivage. Histoire du 'tournant critique' », in *EspacesTemps*, n° 59/60/61, 1995, p. 86-111.

<sup>43</sup> Lepetit perçoit aussi les conséquences épistémologiques de cette position en écrivant : « Les états successifs de la société ne trouvent leur raison d'être nulle part ailleurs que dans leur déroulement même », ce qui est, il en convient, un appauvrissement épistémologique. L'impasse n'est qu'apparente. Voir Bernard Lepetit, « L'histoire prend-elle les acteurs au sérieux ? », in *EspacesTemps*, n° 59/60/61, 1995, p. 112-122.

<sup>44</sup> L'expression est de François Dosse, *Paul Ricoeur. Les sens d'une vie*, Paris, 1997, p. 681-696.

L'histoire n'est pas en reste et surfe sur la vague herméneutique comme en témoignent le « tournant critique » des *Annales* en 1989 et les propositions de Bernard Lepetit pour « une autre histoire sociale ». Ces dernières placent au cœur de l'expérience temporelle la réappropriation du passé : « Le passé, ainsi, est un présent en glissement. La prise en charge au présent du temps est marquée d'une double dynamique. La première affecte les structures générales de l'expérience temporelle : les variations de la valeur respective accordée à l'horizon d'attente et à l'espace d'expérience définissent des régimes d'historicité qui ont non seulement une histoire, mais aussi une géographie culturelle et sociale. La seconde est celle par laquelle les groupes requalifient, pour de nouveaux emplois, les objets, les institutions et les règles qui dessinent ensemble l'espace d'expérience dont ils disposent »<sup>46</sup>. Au lieu de l'extériorité du point de vue braudélien sur le temps, on opte pour une immersion dans le temps à partir de l'individu en assumant pleinement l'assertion de Paul Ricoeur sur la « conditionnalité existentielle » de la représentation historique du passé : « Nous faisons l'histoire et nous faisons de l'histoire parce que nous sommes historiques »<sup>47</sup>.

Dans un autre texte programmatique, Lepetit propose de dépasser les schémas temporels braudéliens en déplaçant « la longue durée au présent »<sup>48</sup>. C'est à partir de deux travaux portant sur la longue durée qu'il formule ses propositions. D'abord, le travail de Denys Lombard sur l'histoire de Java depuis le XIII<sup>e</sup> siècle dont l'une des originalités est de ne pas être construit selon l'ordre chronologique classique. Lombard présente ce qu'il appelle les « nébuleuses mentales » produites successivement par les contacts avec la Chine, avec l'Islam et avec l'Occident dans un ordre « géologique », c'est-à-dire « dans l'ordre même où elles affleurent »<sup>49</sup>. Dans le paysage indonésien d'aujourd'hui « affleurent des roches très diverses » qui n'ont pas toutes été métamorphosées au même degré par l'emprise étatique. Ainsi le monde agraire peut très bien coexister avec un monde marchand, chacun correspondant à des strates historiques différentes. Lepetit reprend les métaphores géologiques et commente en insistant sur la méthode qui consiste à « suivre une série de fils depuis le plus ancien passé connaissable jusqu'à aujourd'hui », non pas un carottage à la

---

<sup>45</sup> P. Ricoeur, *op.cit.*, t. II, p. 295.

<sup>46</sup> Bernard Lepetit, « Le présent de l'histoire », in B. Lepetit, (sous la dir. de), *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, 1995, p. 296.

<sup>47</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, 2000, p. 456.

<sup>48</sup> Bernard Lepetit, « La longue durée au présent », in B. Lepetit, *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique*, Paris, 1999, p. 284-299.

<sup>49</sup> Denys Lombard, *Le carrefour javanais. Essai d'histoire globale*, Paris, 1990, p. 9. Le premier volume traite les « limites de l'occidentalisation » (un temps qui va du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours), le deuxième volume aborde les « réseaux asiatiques », c'est-à-dire le stimulus islamique et le legs chinois du XIII<sup>e</sup> siècle à nos jours avec un temps fort entre le XIX<sup>e</sup> siècle et 1950) ; le troisième volume est consacré à l'« héritage des royaumes concentriques », soit à la société agraire du XV<sup>e</sup> siècle à nos jours.

Braudel mais une exploration des filons « en suivant les galeries dans l'état où il les trouve aujourd'hui ». Et le résultat ne se fait pas attendre : « A l'histoire immobile en quoi se résout la longue durée braudélienne s'oppose la construction dans le présent de dynamiques de longue durée aux éléments perpétuellement révisés »<sup>50</sup>.

C'est une démarche similaire que Lepetit trouve chez Nathan Wachtel étudiant les Indiens Urus de Bolivie. Le titre même du livre ose l'inversion des durées en précisant « *Les Indiens Urus de Bolivie XXe-XVIe siècle* »<sup>51</sup>. Il emprunte à la méthode d'histoire régressive chère à Marc Bloch pour reconstituer « le film du devenir, avec ses répétitions, ses latences, ses lacunes et ses novations » comme en déroulant le film à l'envers. De cette manière est restituée la « pluralité des durées », les « logiques qui régissent les formations sociales » donnant lieu à des « configurations diverses », chacune « actualisant historiquement l'un des cas d'une série de possibles ». Chaque groupe social reprend à un moment donné des éléments naturels, économiques, culturels et ethniques pour recomposer le système social et faire sens. Dans ce cadre, une longue durée mythique peut fort bien construire à un moment donné un passé pertinent.

Empruntons encore une anecdote à la réception de notre « *Histoire de l'environnement européen* », écrit avec Robert Delort. Le livre a suscité beaucoup d'incompréhension du côté des écologues-écologistes. Au-delà de l'habituel « je n'ai pas eu vraiment le temps de lire votre livre » (sous-entendu parce que j'ai des choses plus importantes à faire), le commentaire d'une députée verte européenne au cours d'une émission de *France-Culture* en juin 2001 est sur le thème qui nous intéresse très instructif. D'un côté, les écotecnocrates insistent sur une très longue durée et l'existence de règles biologiques permanentes parce que l'échelle de la nature est très différente des échelles de l'homme. D'où le truisme qui veut que l'environnement apparaisse comme un temps presque immobile comparé à la « petite histoire humaine ». De l'autre, ils développent la thèse d'une nouveauté radicale de la période récente. Dans ce cas précis, les écologues-écologistes ne supportent pas qu'on replace leurs références et leurs pratiques dans une durée ne serait-ce que séculaire parce qu'ils sont convaincus d'innover totalement et d'être les premiers à « savoir ». L'observateur immédiat, c'est un réflexe banal, exagère toujours le caractère innovateur de son époque ! Loin de nous de réfuter ce qui a toujours été à la base de l'herméneutique historique depuis Lucien Febvre, à

---

<sup>50</sup> B. Lepetit, *op.cit.*, p. 292.

<sup>51</sup> Nathan Wachtel, *Le retour des ancêtres. Les Indiens Urus de Bolivie XXe-XVIe siècle. Essai d'histoire régressive*, Paris, 1990.

savoir une véritable obsession de l'étrangeté du passé par rapport à notre présent<sup>52</sup>. Loin de nous l'idée de gommer l'irréductible spécificité des agressions contemporaines contre l'environnement. Gardons-nous cependant du syndrome de la courbe accélérée qui place la longue durée dans un passé indifférencié et uniforme et ne vise qu'à pousser à la contrition les deux derniers siècles. Il est indéniable que tous les paramètres (comme par exemple le taux de plomb dans l'atmosphère, la teneur en CO2 atmosphérique ou le pH acide des pluies) démontrent la gravité de l'action anthropique depuis un demi-siècle. Il n'empêche. N'est-il pas un peu facile de considérer les historiens comme des idéologues qui « par une mise en situation de l'écologisme dans une histoire des comportements sociaux ou philosophiques vis-à-vis de la nature finissent par faire oublier les signaux d'alarme des scientifiques » voire à les taxer de mystification<sup>53</sup> ?

Notre action citoyenne d'historien se situe à un autre niveau. Elle vise à comprendre les configurations complexes d'acteurs sociaux dans lesquelles s'actualisent au présent les discours quels qu'ils soient. On l'aura compris, notre préoccupation initiale d'articuler le temps de la nature et le temps de l'histoire aboutit à choisir délibérément le point de vue de l'histoire. Or, il s'agit de bien comprendre ce qu'implique le choix de conférer une dimension historique au monde de la nature, à l'environnement, aux phénomènes biologiques et sociaux. Il pousse à dépasser l'aporie de l'incommensurabilité entre le temps humain et celui de la nature, souvent soulignée. Comme le dit avec force Ricoeur, en insistant sur le paradoxe de la formule, « le laps de temps d'une vie humaine, comparé à l'amplitude des durées cosmiques, paraît insignifiant, alors qu'il est le lieu même d'où procède toute question de signification »<sup>54</sup>. Le rapport au présent et la construction d'une pluralité de durées recentrent donc la problématique sur l'homme alors qu'on peut soupçonner Braudel d'avoir simplement reconduit le temps humain au temps de la nature en privilégiant la longue durée. En revanche, le choix délibéré de la longue durée au présent subvertit définitivement la tentation d'oublier que le temps historique ne peut qu'être un temps de l'homme<sup>55</sup>.

---

<sup>52</sup> Ce que rappelle opportunément Gérard Noiriel, « Pour une approche subjectiviste du social », in *Annales ESC*, n°6, 1989, p. 1435-1459 (plus particulièrement p. 1443).

<sup>53</sup> C'est le reproche qui m'a été adressé par un paléontologue qui revendique au contraire une « prétention à l'objectivité ». Voir Jacques-Louis de Beaulieu, « A propos d'histoire de l'environnement : pour ouvrir le dialogue », in *Natures, sciences, sociétés*, 2 (1994), p. 40-42.

<sup>54</sup> P. Ricoeur, *Temps...*, t. III, Paris, 1985, p. 135.

<sup>55</sup> *Ibid.*, t. I, p. 312. Ricoeur souligne que le temps long pourrait « être un temps sans présent, donc aussi sans passé ni futur », ce qui fait qu'il ne serait plus un temps au sens historique du concept.